

JEAN BAYLOT

## La voie substituée \*

Lorsque Weishaupt créait, avec ses quatre compagnons, la Société nantie de l'ambitieux dessein d'ordonner dans le bonheur les humains habitant la planète, il ne prévoyait pas qu'il avait seulement conçu ce qui servirait dans le futur, de repoussoir, ou de banc d'essai à la Franc-Maçonnerie authentique <sup>(1)</sup>.

En copiant les formes maçonniques, suivant les besoins de l'équivoque qu'il voulait entretenir, il accumulait comme une réserve de pratiques, formules, imitations, altérations, de vêtements ou plus exactement de travestis, où viendraient s'approvisionner tous les groupements que des sujétions tactiques détermineraient à plagier la Franc-Maçonnerie.

Pour déceler l'emprunt - ou le plagiat - il faut préalablement s'entendre sur ce qu'est véritablement l'Ordre Maçonnique.

Ou bien il est tenu pour une association banale née comme à l'ordinaire de la volonté de personnes isolées ou groupées, qui détermine son action sur délibérations de ses membres. Ceux-ci ont pu convenir d'un but initial. La conduite évolue ensuite au gré des dirigeants, sous l'influence de la vie, de l'opportunité ou de la mode. La majorité ne se borne pas à administrer. Elle donne l'impulsion, décide des fins. Encore une jurisprudence récente - elle fit quelque bruit - a-t-elle reconnu au dessein initial un caractère irréfragable <sup>(2)</sup>, interdisant à une majorité même forte d'en modifier la formulation. Si la convention de départ est modifiée, dit l'arrêt, l'Association doit être préalablement dissoute, pour ne regrouper que les membres acquiesçant aux novations.

Or, la Franc-Maçonnerie n'est pas une association mais un Ordre. La tradition - plus que le statut de droit, lequel n'est pas distinct - confère comme un prestige à la notion d'ordre, au moins en France. Elle acquiert un caractère quasi sacramentel de fixité, de rigidité. On adhère à une association. On entre dans un Ordre. Dans une association, ou un syndicat - car, si les législations sont spécialisées, la trame juridique est comparable - on signe un bulletin d'adhésion à des buts et à un règlement, l'ensemble n'ayant pas le caractère d'un engagement personnel total. On fait partie d'un Ordre après avoir prêté serment. La distinction n'est pas dans l'apparat mais dans la nature profonde, solennelle et irrévocable de cet engagement. Certaines professions libérales l'ont manifesté il y a quelques années, escomptant qu'un Ordre revaloriserait leur renommée en restaurant les disciplines professionnelles.

C'est donc en toute légitimité que la Grande Loge d'Angleterre a défini le système dit des Landmarks, de «bornes» qui circonscrivent l'aire précise dans laquelle la Franc-Maçonnerie se meut. Hors de ces limites, elle est dénaturée. Par voie de conséquence, le premier des landmarks, corollaire des autres, édicte qu'aucune autorité ne peut les modifier.

En réfutation de l'erreur colportée non sans malveillance, suivant laquelle la Franc-Maçonnerie anglaise se serait emparée abusivement d'un droit de réglementer, il suffit de rappeler qu'elle détient ce droit de l'histoire. Elle est la première Grande Loge. Elle est surtout gardienne du contrat originel de l'« acceptation », et conservatrice du dépôt sur lequel il fonde le pacte maçonnique et d'où se dé-

---

\* BAYLOT J., *La voie substituée. Recherche sur la déviation de la Franc-Maçonnerie en France et en Europe*, Dervy-Livres, Paris, 1985, pp. 419-433.

<sup>(1)</sup> En renvoyant à l'étude magistrale de Le Forestier, ceux qui souhaiteraient approfondir, j'ai clarifié - si l'on peut dire - le terme d'Illuminé en citant Kirchberger et J. de Maistre. Il faut également lire la belle page de Germaine de Staël dans son : *De l'Allemagne*, Ed. Garnier, p. 591.

<sup>(2)</sup> Arrêt de la Cour de Paris concernant les Syndicats chrétiens.

gagent les règles, traditions et devoirs qui caractérisent l'ordre, les documents détenus s'échelonnant du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ces textes établissent le cadre dans lequel se maintenaient les corporations médiévales de bâtisseurs, les règles qui déterminaient leur recrutement, leur avancement, leur discipline, leur formation professionnelle. Ces textes à partir du XVI<sup>e</sup> siècle organisent « l'acceptation » soit l'agrégation à l'ordre de membres non professionnels, mais soumis à toutes les règles, et à la première qui est de conserver l'ensemble sans l'altérer. L'Ordre Maçonnerie moderne a été formé lorsque le recrutement professionnel étant tari, les acceptés, demeurés seuls, assumèrent la charge de le conserver. Voilà comment est née la Franc-Maçonnerie. Voilà ce qu'elle doit demeurer, et les raisons qui la contraignent à cette fixité. Ses membres délibèrent à l'ordinaire et librement des affaires de l'association, choix des chefs par élection, du Grand Maître lui-même. Ils décident de l'administration, de ses règles, de ses charges, avec la même liberté que les membres d'une association de type courant. Mais ils ne peuvent ni modifier l'objet de l'association, ni la soustraire à son climat spirituel, ni y implanter des préoccupations étrangères. Les landmarks sont indestructibles, dans leur énoncé comme dans leurs effets. Par voie de conséquence, tous les enseignements maçonniques internes, toutes les règles ont un double caractère : suggérer une application individuelle, concernant chaque ouvrier, procédant de l'œuvre évoquée - les édifices religieux de la période gothique - donc d'un climat de plénitude spirituelle.

Par cette source, l'Ordre Maçonnerie ne peut avoir pour fin, de nos jours, que d'offrir à ses membres des moyens de formation personnelle, par une voie de spiritualité. Sa mission est eschatologique.

Il procède par suggestion, par le rappel instant de ses origines, de son ordonnance, de son statut et de ses rites. Il recrée l'embrasement qui illumina les chantiers de bâtisseurs, et permit la formation, la sélection, la création des hiérarchies, la conception, la possession et le développement des enseignements. Rien ne lui est plus étranger que l'exhortation, l'homélie didactique, la formulation répertoriée et surtout le mot d'ordre. Toute attitude de groupe lui est contraire, car elle suppose aliénation et dépendance des composants. Par définition l'ordre ne totalise pas des volitions, ne prescrit pas de démarches d'ensemble, n'élabore pas de synthèses. Il épanouit et libère au lieu d'associer, donc de contraindre. Nous sommes sur le plan de la personne. Il ne s'agit, ni de l'homme qui en est la forme non élaborée, ni du citoyen qui n'en constitue qu'un aspect spécialisé. C'est l'homme total, corps et âme, dans son être libre et son élan créateur autonome.

Nous accédons ici à la véritable « liberté de conscience », ce terme littéralement absurde. Opposant au « dogmatisme » des autres, son propre libéralisme, un orateur, membre de la « Maçonnerie » politique, et féru de la susdite liberté, révélait sans gêne qu'il avait offert les locaux de son groupe au Tribunal Russel, sur les vertus duquel les opinions sont fort diverses. Les publications contrôlées par cet orateur, exaltent la Révolution bolchevique, la Commune de 1871, la philosophie sartrienne, toutes affaires à propos desquelles les consciences exercent fort diversement leur liberté.

Il ne serait pas juste de taxer ces orateurs d'imposture, ce qui déjà ne serait pas aimable. Leur bonne foi n'est pas en cause. Il s'agit d'une forme particulière de la candeur. Ce que l'on croit devient légitime. Les flagrantes inconséquences qui s'ensuivent n'apparaissent plus. Ainsi des attitudes s'appuyant sur la « liberté », ou sur « l'humanisme » peuvent-elles aboutir à proclamer libérales, des positions intransigeantes, contraignantes, donc dogmatiques. C'est la Foi de ces agnostiques.

Le malentendu originel sur la nature de la Franc-Maçonnerie procède d'un aveuglement. On a longtemps recherché l'origine de cette qualification d'« écossais », attachée à deux rites maçonniques et à maints postes de notre vocabulaire spécifique. Lindsay a écrit récemment un livre des plus utiles <sup>(3)</sup>. Il y démontrait que tout ce que l'on dit Ecossais vient de France. Il serait plus exact de dire, des Ecossais réfugiés en France. Ce sont eux qui ont ajouté, aux traditions compagnonniques, des compléments chevaleresques. Attirés par les références brillantes, par le panache, la gloire et l'esprit, les Français leur ont volontiers donné le pas sur les valeurs opératives, plus strictes, plus sé-

---

<sup>(3)</sup> Lindsay : *Le Rite Ecossais pour l'Ecosse*. Trad. française : Le Symbolisme 1961.

vères, et pourtant fondamentales. Ils ont souvent préféré le baudrier bleu, évocateur de l'épée des gentilshommes et de la couleur de l'Ordre de Saint-Louis, au tablier de cuir des ouvriers gothiques.

L'une des conséquences a été notée à regret à plusieurs reprises dans ma discussion. La Franc-Maçonnerie en France a mal connu les sources maçonniques dès sa naissance. Elle a fini par les ignorer lorsqu'elle ne les a pas niées. Ramsay l'a habituée à regarder aussi vers la Chevalerie et aussi vers le Moyen-Orient qu'il fréquentait à la suite de Fénelon, son maître. La fin du XVIII<sup>e</sup> siècle acclimata l'Égypte, avec l'abbé Terrasson ou le mage Cagliostro. L'occultisme, forme ou application maçonnique du romantisme, brasse tout cela. Alors qu'en France, le départ de l'Ordre Maçonnique avait été beaucoup plus nettement chrétien que dans tous les autres pays, on y oublia le contenu traditionnel des rituels authentiques, l'apport biblique, et par exemple le très riche enseignement du temple de Salomon. On y substitua des légendes réputées formatrices, mais dont l'éclat celait l'inconsistance, et qui ne s'intégraient pas directement dans la tradition.

Et l'on en vint jusqu'à nier, comme nous l'avons observé au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, toute filiation à partir des corporations gothiques.

On ne trouvera dans les bibliographies maçonniques françaises que fort peu de titres consacrés à ces études, hormis quelques références allusives. Lorsque Wirth commença à redécouvrir ce patrimoine symbolique, il fit scandale<sup>(4)</sup>.

Si les Constitutions d'Anderson sont mieux connues, cela tient à l'espoir, longtemps caressé, d'en tirer une interprétation agnostique. Mais la plupart des Maçons français d'aujourd'hui négligent ou ignorent les chartes échelonnées à partir du poème Regius jusqu'au recueil de 1723. La Maçonnerie française a plus volontiers recherché sa confluence, exaltante, certes, mais fabuleuse, avec les Traditions de l'Inde, de l'Hellade, de l'Égypte, de la Chine, de la Perse, avec la Kabbale, Mazda ou le Soufisme. Que tous ces courants aient formé la grande Tradition, Une et Permanente, n'est pas douteux. Seulement la cristallisation dans le symbole unique du Temple de Jérusalem et le relais des Loges Médiévales ont façonné, condensé, unifié ces richesses qui ne sont préhensibles qu'après ce filtrage, cette mise en ordre. En l'ignorant, en écartant la référence Salomonienne, on perd le thème central et le fil d'Ariane du ritualisme maçonnique.

Je ne cite que pour mémoire ces membres de l'Ordre - il en est qui sont Grands Maîtres - qui prônent l'abandon de tout symbolisme.

Cet ensemble de remarques pose le problème de l'authenticité maçonnique. Voici un Ordre, avec ses caractères de droit et de fait. Par convention originelle son rôle est précis. Il perpétue, les offrant à un aménagement de l'éthique de la vie, les coutumes, les règles et les enseignements que pratiquèrent les bâtisseurs des chantiers gothiques.

Semblable propos paraîtra certes anachronique en ces temps, dits prospectifs, où nos contemporains, conviés à tendre ambitieusement vers le futur, sont détournés de vivre la vie présente, et de s'y insérer, au bénéfice de vues anticipatrices.

Dès que les maçons acceptés furent en majorité, voici trois siècles, l'entreprise maçonnique s'est trouvée décalée par rapport aux exigences de la vie courante. Ce décalage la ramenait plus volontiers en-deçà qu'au-delà. Les Francs-Maçons doivent être résignés à ne trouver dans l'Ordre aucune réponse aux appels d'un modernisme anticipateur. Ils y sont confinés dans une tradition stricte, étroite, invariable. Un tel lien, rappelant vers le passé, ne peut attirer qu'un certain nombre d'hommes. Je ne prétends pas qu'ils soient une élite, ou la préparent. Ils sont sélectionnés par des goûts, des attirances, des choix. Je ne trouve pas, dans la vie présente, de groupement comparable, intellectuel ou religieux, ménageant la pleine liberté, tout en fixant les adhésions sur des énonciations strictes et limitées, préservées avec rigueur. Car, sans cette rigueur, la Franc-Maçonnerie n'aurait pas de sens.

On peut tenir pour dérisoire son affrontement, dans un violent contraste, avec notre époque. Mais ceux qui la considèrent ainsi, doivent reconnaître que, sauf dénaturation, elle n'est pas amendable. On peut la juger inutile, voire ridicule, mais on ne peut la réformer. Nous avons rencontré, tout au

---

<sup>(4)</sup> A. Mellor a publié le rapport horrifié d'Amiable. Il y montrait les périls pour le « laïcisme » maçonnique, amorcés par le premier « Livre de l'Apprenti ».

long de cette étude, des adversaires de l'Ordre, ou des hommes d'action qui convoitaient de s'en saisir comme d'un instrument. Les uns et les autres riaient de ses pratiques, de ses traditions. Ils ne songeaient pas à les amender, car elles ne sont pas réformables. Ils se proposaient soit de les utiliser, soit de les faire disparaître. Par cette intention ils reconnaissaient les caractères essentiels de la véritable Franc-Maçonnerie. Elle n'est pas détachable de son contenu. Ce contenu n'est pas modifiable. On ne peut parler, s'agissant de lui, de réformes. Tout changement est une altération. On peut tenir la Franc-Maçonnerie pour périmée, inutile, absurde. Alors on la supprime. On ne peut pas l'adapter.

Comment dès lors l'imaginer partie à des prises de position partisans ?

Comment la mêler à des succès profanes, au milieu desquels elle est dépaysée, raillée, superflue ? Comment pourrait-elle se garder fidèle aux postulats d'origine, et contester les éthiques basées sur la transcendance des origines et de la fin de l'homme ? Imaginons cinquante années de telles pratiques. Que resterait-il de la marque maçonnique de départ ?

Ce que je viens d'écrire est mieux qu'un argument : une constatation. Le méconnaître serait affirmer, contre l'évidence, qu'un point de rencontre existe entre la Maçonnerie traditionnelle et le système de Weishaupt. Or cela fut toujours nié, par ce dernier comme par tous les commentateurs, sympathisants ou adversaires. L'incompatibilité est évidente.

Privée de sa source médiévale, la Franc-Maçonnerie devient incompréhensible.

Les critères de l'Ordre sont donc inaltérables. Ses liens avec chacun de ses membres sont directs et intimes. La spiritualité ne saurait être écartée sans que tout se brise. On y baigne comme les compagnons de jadis, sur les vénérables chantiers.

L'analyse qui précède dissimulerait-elle un dogmatisme résiduel ? La question eût surpris les fondateurs. Nulle part, la Maçonnerie n'impose, pas plus qu'elle ne contraint. Elle offre ce que l'on y vient chercher, la Loge par son nom et par ses origines portant un passé très défini avec son contenu avec son histoire. Comment ce passé garderait-il sa valeur dépouillée de ce qui est, de toute évidence, son essence ? Il y aurait dans ce cas, plutôt qu'un dogmatisme à rebours, une falsification.

Certes, par ses origines, la Franc-Maçonnerie affirme le besoin de Dieu. Elle fut créée pour « le loger ». La participation à son art n'est pas séparable du mystère. Sa vie échappe à la communication, surtout par printings, tribunes, ou formulations codifiées. Toute communication de l'espèce suppose une pression, en quelque sorte un viol de la conscience.

Il est assez remarquable que l'entreprise de Weishaupt n'ait survécu, qu'après son déclin et par l'effet des événements extraordinaires qui ont conduit à plagier ses institutions secrètes, ses formules mystérieux et repris à leur compte les grandes idées substituées aux croyances traditionnelles, l'égalité, le bonheur universel, la domination par la science. C'est la même concomitance d'événements exceptionnels qui explique la déviation française.

Cette situation fut, par excellence, celle de la France du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce sont les crises successives qui ont secoué, ballotté les institutions maçonniques. Elles ont agi avec la violence de ces orages qui disjoignent les charpentes les mieux équilibrées. Il n'est pas contestable que le produit de leur irruption est très exactement la Franc-Maçonnerie que voulait façonner Weishaupt, et que l'un de ses dirigeants contemporains a appelé la « néo-maçonnerie ». Ces organisations renoncent à la référence transcendente, foyer central des Loges des Bâtisseurs. Elles convient à l'engagement politique pour l'établissement des félicités terrestres, au progrès, à l'égalité. C'est une véritable prédication, une sorte de parousie dépouillée de ses contingences spirituelles, où les dieux seraient Progrès, les hommes étant d'abord transformés afin de réaliser le statut égalitaire, strict fondement du bonheur humain.

La Terreur avait figé dans l'effroi toute initiative politique. Le Directoire avait assemblé le dyptique démoralisant du Vice et de la Vertu, contraignant les esprits à basculer d'un idéal d'épopée sanglante à un laxisme gourmand, substituant bien-être statique à toute recherche éthique. Cet abandon fut rédimé plus tard par la Gloire, offerte à un pays toujours tenté par la croisade. Par une étonnante juxtaposition Bonaparte put confondre sa cause avec les idéaux de la République et associer à la légende des soldats de l'An II, de Ceux de la Grande Armée, les Français des Cent Jours, ceux de 1830, ceux de 1848, ceux de 1871, aussi, pour une part.

Au cours de ces 70 années, et jusqu'à Sedan, aucun Français, aucune organisation, aucune institution ne pouvaient échapper à l'influence des événements, y affronter son intégrité, sa volonté, prétendre garder intactes des valeurs qui les ignoraient.

La Franc-Maçonnerie avait d'autant moins de chances d'être épargnée que, depuis son avènement, en France, elle souffrait d'une ambiguïté. On a vu qu'il s'était créé au XVIII<sup>e</sup> siècle un type français de maçonnerie, baptisé - pour la clarté ! - écossais. L'originalité de ce système ne tient pas seulement à la superposition aux trois degrés maçonniques d'apprenti, de compagnon, et de maître, d'une échelle de grades dont la cohérence est contestable. Le trait essentiel de ce drageon français, c'est d'avoir donné - en dehors de toute vue doctrinale - en fait, le pas à la tradition chevaleresque sur la tradition corporative, au lieu de les fondre dans la vérité Traditionnelle.

Cela frappe à la lecture de toute la littérature maçonnique française et je l'ai noté à diverses reprises. Mais à la fin du Second Empire, la filiation avec les corporations médiévales n'était plus simplement négligée : elle était niée.

Cette ignorance volontaire d'origines pourtant indiscutables a des conséquences. En estompant les traits fixant les origines réelles, en dispersant l'historique dans les vagabondages intellectuels, la substitution de développements étrangers aux véritables caractères de l'Ordre s'est trouvée facilitée.

Privé de ses bases vénérables, au profit d'affabulations dont la fantaisie transparaît, l'Ordre perdait de son prestige authentique. Il n'était plus accroché solidement à la tradition. Douze régimes se sont, dans le même temps, succédé en France, avec un nombre vertigineux de constitutions. Une maçonnerie fortement campée sur ses bases originelles aurait préservé son intégrité, évité l'inhibition par les influences tourbillonnantes de l'extérieur, porté sans osciller les sautes habituelles des dictateurs, des présidents parlementaires ou de coup d'Etat, des directeurs, consuls, monarques de droit divin ou constituants. Aucune perturbation intérieure ne s'en serait suivie. Mais privée de ses références originelles, simples mais solennelles, dont elle doit être conservatrice, au sens de l'intégrité et du respect, elle devait être ballottée dans ces événements démesurés, traumatisée, disloquée, emportée.

Dès lors, elle parlerait d'abord de morale abstraite, en termes généraux, sans référence à la discipline des chantiers. De là, on passerait au progrès, au bonheur humain, aux vertus civiques, aux confrontations constitutionnelles, aux grands débats métaphysiques, aux affrontements de la science et de la foi. On referait le monde et l'homme. L'Ordre des Maçons acceptés aurait alors basculé dans le système de Weishaupt.

C'est très exactement ce qui s'est passé.

Du même coup, à son insu certes, mais pourtant définitivement compromise, la Franc-Maçonnerie française, déviée, a donné son nom à la multitude de sociétés secrètes, réelles ou légendaires, virtuelles ou confirmées, qui ont foisonné dans les épreuves de ces temps troubles. Celles-ci, en retour, lui ont valu l'épithète de Société Secrète. C'est une tunique de Nessus dont il deviendra impossible qu'elle se dégage.

Quel profit en retire-t-elle pour l'histoire tout court comme pour sa propre histoire ?

J'ai dénoncé, ailleurs, l'erreur si généralement accréditée touchant le rôle de la Maçonnerie française dans la Révolution de 1789. Il fut, pour le moins, faible. Cette évidence mettra du temps, beaucoup de temps, à balayer l'opinion contraire, accréditée par un siècle de légende.

Il fut tout aussi faible dans les passages les plus agités de 1822, de 1830, de 1834, de 1848 et sous le Second Empire.

L'entreprise de Weishaupt est demeurée embryonnaire, reste le rêve d'un inconnu, redécouvert tardivement par les chercheurs. Buonarroti est une grande figure de l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle, un personnage clef. Les *Amis de la Vérité* ont pu sembler les maîtres au moment de l'affaire de Belfort. Buchez n'était plus maçon lorsqu'il devint notoire. Garnier-Pagès ne le devint, très passagèrement, que pour consolider sa notoriété. Massol, obscur bien qu'obstiné saint-simonien, cherchait cette notoriété. Il vint, pour la trouver, faire retraite dans la Franc-Maçonnerie, comme Bazard y avait fait ses premières armes. Tous ces hommes ne sont pas des maçons confirmés, attachés à l'Ordre pour sa mystique, pour son contenu spécifique, vivant sa vie. Ils l'utilisent, l'attirent à eux, le mettent au

service de leurs propres idéaux. Eux-mêmes ne sont la plupart du temps que des personnages de seconde zone, dans les événements où ils convient la Franc-Maçonnerie. Elle n'y est jamais qu'un auxiliaire. On l'utilise. Et on l'utilise pour tromper, en la trompant.

Le bilan est nettement mauvais. L'Ordre a retiré, au mieux, un faux prestige de ces participations étrangères à sa mission. Il n'y a même pas gagné le relief que lui mériteraient des adhérents admirables, tels, plus tard, un Arthur Goussier. Mêlé à des luttes auxquelles il devait demeurer étranger, il n'a gagné ni victoire, ni renom, ni considération, ni adhérents confirmés et illustres. Il ne lui reste que d'avoir été, parfois, un modeste auxiliaire, avec le discrédit gonflé sans modération ni bonne foi par des adversaires trop heureux de grandir son rôle pour déconsidérer leurs opposants, en révélant leur affiliation maçonnique.

Sur la minceur du rôle joué par la Franc-Maçonnerie hors des limites de sa mission traditionnelle, on n'a rien écrit de plus dur et de plus vrai que ceci. Et c'est un maçon qui tient la plume :

« Grâce aux précautions prises par les fondateurs de notre rite, nous étions à peu près garantis contre l'action alors si redoutable de la police, et le monde extérieur n'avait aucun accès dans nos lieux d'asile. Aussi était-ce là que nous nous réunissions, nous autres, républicains de la veille, et que, dans les intervalles de repos des Tenues, nous nous concertions dans les parvis, pour exercer une action commune le lendemain. » <sup>(5)</sup>

Que l'on considère son Personnel, attiré par le rôle qu'elle joue, sa participation directe aux événements et sa part dans leur déroulement, que l'on considère même le prestige d'ensemble qu'elle a pu conquérir par la notoriété de son action, on peut estimer qu'en 1870, alors que nous cessons de l'étudier, la Franc-Maçonnerie française n'a certes rien gagné. En contrepartie, elle a perdu tout son acquis spécifique. Elle a troqué la qualité de Société initiatique contre la réputation d'être l'adversaire de choc de Dieu, des religions et surtout de la religion chrétienne. Ses titres politiques sont mal connus par l'opinion. Elle est réputée subversive. Son attitude antireligieuse est la plus généralement retenue. Ses origines et ses buts véritables sont oubliés. Elle a perdu sa personnalité originelle. Elle n'est plus que l'une des variétés des Ligues Multiples, depuis que la III<sup>e</sup> République les a autorisées.

Le processus est clair. Un professeur bavarois caresse le rêve si souvent évoqué de diriger une remise en ordre de l'humanité, réglée sur des principes que Rousseau vient de formuler à nouveau brillamment. Le Groupement que lance Weishaupt végète. Il vient à son fondateur l'idée de s'emparer de la Franc-Maçonnerie. Il la dédaigne, la juge puérile et inutile, et le dit. Il compte s'abriter sous sa protection, user de son autorité, recruter dans ses troupes. Par une confusion inévitable, aidé par les événements contingents, il défère à l'Ordre Maçonnique, lequel n'en peut mais, la responsabilité de ses initiatives.

Des poursuites sont dirigées contre lui, son entreprise démesurée inquiétant les pouvoirs publics. D'autre part sa haine des jésuites, mêlant la Compagnie de Jésus et la religion chrétienne à ses activités, le place en posture difficile dans la Bavière catholique. Son entreprise est dissoute. Il disparaîtra dans l'exil. La conjoncture se chargera de relancer une tentative qui, par sa précarité, s'avérait sans lendemain.

L'Europe a besoin de conspirateurs. En France, conspirateurs contre la République naissante, contre les Directeurs corrompus, contre le Premier Consul jugé trahir la République, contre l'Empereur qui aggrave le cas de son premier personnage. Conspiration des Italiens contre l'Autriche et le Vatican, puis contre la France, puis pour l'unité politique des Etats de la Péninsule. Conspirations libérales ou constitutionnelles espagnoles. Conspirations allemandes contre Bonaparte ou pour l'unité des pays allemands. Plus tard, conspirations des Décabristes russes.

Weishaupt a fourni un statut et la technique. On le reprend, y compris les formes rituelles qui deviennent moyen de se dissimuler, le secret devient cagoule, les mots deviennent mots de passe, la hiérarchie de grades devient couverture, l'initiation n'environne plus que de solennité et de risques punitifs les engagements de militants. On mêle, dès lors, le nom de la Franc-Maçonnerie à cette affaire. Malet ne s'en privera pas. Les amis de Moreau l'imiteront peut-être jusqu'au moment où, à

---

<sup>(5)</sup> A. DE FONVIELLE : *Conférence sur le rôle de la Franc-Maçonnerie en Algérie*, 1884, Cf. W. DE FONVIELLE : *Henri Brisson sous l'Empire*, Revue Bleue, 27 août 1898. Cité par G. WEILL : *Histoire du Parti Républicain*, p. 359.

Genève, le plus grand conspirateur de l'histoire fera de tout cela un système, institutionnalisera les créations de Weishaupt. Dès lors, la Franc-Maçonnerie portera le nom de Société Secrète. La notion de secret maçonnique sera à jamais corrompue.

La Restauration corsera la confusion, par l'importation du carbonarisme, branche détachée du faisceau Buonarottien, et revenant par l'Italie. Les événements de 1830 aggraveront la situation. Il se créera, à leur suite, par l'évolution du fouriérisme et des écoles socio-humanistes en présence du romantisme de l'époque, et en résultante d'un utopisme religieux unitaire, une sorte de religion naturaliste et humaniste qui reprend précisément le rêve de Jean-Jacques Rousseau, inspirateur doctrinal des premières esquisses Bavaroises du dévoiement maçonnique.

1848 sera l'apothéose, vite suivie de la déconfiture, de la tentative organique d'une Société idéale où les maçons de l'époque avaient espéré réaliser leur ordre. Le retour d'un Bonaparte bouleversait tout. Aux bâtisseurs idylliques floués, il s'imposait de substituer à leurs édifications chimériques le retour à la conspiration. Les Loges redevenaient des abris. Elles étaient même les seuls abris. Le pouvoir les croyait surveillées par les personnages placés à leur tête, Altesses Sérénissimes ou hauts militaires. Au contraire, ceux-ci, à leur insu, servirent de paravent, et parfois de bouclier, aux cohortes militantes qui avaient largement renouvelé la population maçonnique classique.

Dans le même moment, le courant philosophique et littéraire que l'on a désigné sous le terme de « scientisme » expurgeait peu à peu de toute religiosité résiduelle, le naturalisme baptisé morale indépendante. Renan, Comte, et surtout Littré, ce dernier qualifié de pape de l'athéisme, et qui eut la plus forte influence sur la maçonnerie.

Quelques personnages vinrent alors prendre chez cette dernière, soit le départ d'une carrière, soit l'appui propice à de nouveaux bonds : Gambetta, Carnot, Henri Brisson, ou le plus représentatif, Eugène Pelletan. Ils y furent vite concurrencés, et parfois dénoncés, par des éléments portés vers les extrêmes. En 1865, la Franc-Maçonnerie française était envahie et transformée. Elle ne pouvait guère être régénérée de l'intérieur car, sous les vocables conservés, le contenu désigné avait disparu. L'initiation n'était plus qu'un mot. Privée d'aliment spirituel, sa signification disparaissait. Les réformes, altérations, simplifications rituelles, allant jusqu'à la disparition, ou à la dispense, éliminaient tout souvenir d'un Ordre traditionnel dont jamais, en cinquante ans, on ne rappellera les origines vraies.

La philosophie matérialiste accueillie, par paradoxe, comme la doctrine de la Franc-Maçonnerie trouvait en face d'elle un raidissement doctrinal de l'Eglise Catholique, inquiète du modernisme, et qui crut discerner dans la Franc-Maçonnerie le support et le point de rencontre de tous ses adversaires. La Franc-Maçonnerie vit dans l'Eglise l'Etat-major des résistances au « progrès humain par la Science et la Raison ». Celle-là devenait la Milice de l'Antithéisme, sous les apparences de la « liberté de conscience ». Celle-ci dénonçait la Contre-Eglise, satanique et sanguinaire. La bataille s'ouvrait, dont quelques phases languissantes raniment encore de nos jours, des adversaires harassés.

Cette analyse paraît évidente comme il est certain que la Franc-Maçonnerie française a totalement abandonné ses buts initiaux. On peut juger ces derniers inutiles, dérisoires ou caducs. On ne peut contester qu'ils ne conduisaient en aucune façon aux positions qui se sont échelonnées de 1871 à 1913, date à laquelle la Franc-Maçonnerie régulière a réapparu sur notre sol.

En radoubant, puis en se réembarquant sur la nef de Weishaupt, les organisations qui cessèrent d'être régulières, se sont vouées à l'éternel, vain et magnifique combat des porteurs d'utopie, le rêve d'une humanité ordonnée, heureuse, dont tous les membres égaux participeraient d'une joie équivalente et dans la justice accomplie à la vie harmonieuse.

Ce fut le rêve de Weishaupt, repris à Jean-Jacques et à ses contemporains moins connus, comme Morelly ou Mably. Ce fut le rêve que l'on fait remonter à Thomas Morus et à son *Utopie*, alors que son vrai et grand mérite est d'avoir, en forgeant le nom, confessé les chimères. Rêve qui est en vérité bien antérieur. Il est et sera sans doute de tous les temps. Il exprime le besoin d'éternité qui habite l'homme, est inséparable de sa nature, car l'esprit secrète la raison, laquelle exige la durée. La mort est irrationnelle.

En parcourant les études soumises aux membres des maçonneries irrégulières, ou élaborées par eux, en se référant aux lectures qui leur sont recommandées, on est frappé par la persistance obsessionnelle de ce thème du progrès, et de la recherche, corollaire, de la coexistence possible de ce progrès, technique et d'abondance, avec un idéal de libération et de pleine réalisation personnelle. Vieux et sempiternel débat : la satiété implique-t-elle un progrès des facultés de création et d'intelligence, et encore une plus grande perfection éthique <sup>(6)</sup> ? Agit-elle heureusement sur la conscience et la sensibilité ? Débattu et rebattu, ce débat inépuisable, intarissable, exprime, dans ses recherches présentes, cette religion naturelle, comme disaient les Maçons irréguliers de 1865, que l'on appelle souvent humanisme, vocable d'ailleurs ambigu, même au sens de la définition de Littré.

La permanence d'un tel débat, qui est par excellence le débat de notre époque, ouvert dans tous les milieux, par toutes les écoles, montre qu'il ne s'agit plus d'un domaine propre à la Franc-Maçonnerie. Il la rattache, de surcroît à ce tourment utopiste, né avec Prométhée, et qui s'exprime déjà dans la *République* platonicienne. On connaît surtout Thomas Morus. Le Chancelier, s'il n'a pas la palme de l'antériorité a, disais-je, celle de l'appellation. C'est une trouvaille qui peut épargner tout examen en profondeur. Utopie ? Qui n'est nulle part ! Chimère irréalisable, mais rêve éternel, collé à la démarche des hommes et sans lequel leur vie s'interromprait, par dessèchement, par paralysie, ce qui donne déjà à leur démarche un attribut d'irrationalité.

Ce rêve est de tous les temps. Deux grands livres en ont inventorié les aspects. Raymond Ruyer, dans son *Utopie et les Utopies* <sup>(7)</sup> et très récemment Jean Servier : *Histoire de l'Utopie* <sup>(8)</sup>. Les deux livres sont différents mais semblablement utiles. Ruyer a dressé un inventaire complet, oubliant pourtant, me semble-t-il, la Salente fénelonienne. On remonte vainement les œuvres humaines, les témoignages de la pensée, sans être certain de retrouver vraiment le premier homme qui rêva de la société parfaite, ce « plan humain, dit l'Allemand Düblin, pour interrompre l'histoire ». Citant Frank Moore Gross, Servier met en avant les Esséniens <sup>(9)</sup>. On trouve, dans les Manuscrits de la Mer Morte, le titre de Parfaits et le mythe « apocalyptique » de la Justice accomplie. Mais Platon avait déjà écrit la *République*, Cité de l'harmonie et de la justice. Avant lui encore Phaleas de Chalcédoine voyait les propriétés égalisées, les fortunes également réparties et l'instruction diffusée à doses égales à des citoyens placés ainsi dans la plus stricte égalité. Et Hippodamos de Milet décrivait la République des 10.000 citoyens répartis en trois classes.

Norman Cohn cite deux ouvrages de l'antiquité <sup>(10)</sup>. Le premier datant sans doute du II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. décrit la vie des Héliopolitains dans les sept îles des Bienheureux. Les jours et les nuits sont de durée égale. L'unique saison est l'été. Chacun est en pleine santé, est beau, et tour à tour, travaille et administre. Ces hommes comblés et repus renoncent d'eux-mêmes à la vie et s'éteignent - à 150 ans il est vrai - dans une félicité désenchantée par désœuvrement saturé.

Le second ouvrage est attribué à la secte des Carpocratians. Le soleil brille aussi pour tous et la justice de Dieu fonde la communauté dans l'égalité.

Plus près de nous les auteurs abondent. La *Cité du Soleil* de Campanella est, en 1639, la réplique de celle du Grec Jamblique. C'est sans illusions, mais ironisant déjà ces rêves que le solide Rabelais écrit : « La plus grande rêverie du monde est de vouloir soy gouverner avec une cloche ».

Un siècle avant Marx, nous avons l'utopie de caractère communiste du moine Deschamps. En 1677 l'*Histoire de Sevaranches*, de Vairasse d'Alais, habitants d'un troisième continent. Mably et Morelly sont connus. Rousseau en usa largement. Le *Wilhem Meister* de Goethe est une œuvre utopique. Il serait injuste d'oublier la délicieuse utopie décrite par Anatole France dans *Sur la Pierre Blanche*.

---

<sup>(6)</sup> Débats qui débordent - déjà - les dénonciations contemporaines des maléfices de la « Société de Consommation ».

<sup>(7)</sup> Paris P.U.F., 1950.

<sup>(8)</sup> Gallimard 1967.

<sup>(9)</sup> *Histoire de l'Utopie* : The ancient Library of Quorum, p. 108.

<sup>(10)</sup> Norman COHN : *The Pursuit of the Millenium* - Londres, Secker et Warburg, 1957, traduction française *Les Fanatiques de l'apocalypse* : Julliard 1962.

La spéculation utopique se réfugie volontiers dans les incantations à lointaine échéance. Les candidats aux fonctions politiques nous ont accoutumés à ces visées prévisionnelles, qui laissent parfois leurs électeurs, éblouis au point d'omettre, pendant quelque temps, de songer au présent et à l'urgent. Nos contemporains ont largement sacrifié à cette mode. Nous avons eu l'homme de l'Horizon 80. Plus modeste est celui dont la visée s'arrêtait à 1975 et plus précis, ou plus timide, celui qui ne franchissait pas 1972. Tous sont des timorés aux côtés d'anticipateurs tels Olaf Stapledon dans son *Derniers et Premiers Hommes* <sup>(1)</sup> ou Haldane dans son *Dernier Jugement*.

Déjà Mercier, qui était Franc-Maçon et qui écrivait vers 1780, plaçait hardiment, semblait-il, son utopie en l'an 2440. Mais Haldane la situe en l'an 17.846.151, avec une précision qui paraîtrait désopilante si la conclusion n'empoignait le lecteur par la description de la fin du dernier homme, disparaissant sur la dernière planète conquise par le genre humain, avec elle et face à Dieu. Ruyer note, sans malice, que les Utopistes, rationalistes et parfois marxisants, terminent leurs visions sur une sorte de plérome final, qui semble un mysticisme. Nous sentons par cette remarque formuler la divergence entre la conception de la maçonnerie authentique et de la maçonnerie déviée.

La vie impose que la perfection se dérobe à mesure que va l'histoire, l'histoire de chacun de nous, ou l'histoire des hommes. Ce fut la stupeur des devanciers de 1848. J'ai tenté de montrer combien elle avait influencé l'évolution de la Franc-Maçonnerie. Ils croyaient avoir touché le but. Ils mesurèrent vite leur échec. Loin de les retenir, il les précipita et accéléra l'évolution de la Franc-Maçonnerie vers l'irrégularité. Lorsque l'effectif dérisoire ou supposé des Parfaits faiblit, que les Justes ne sont pas idéalement justes, que l'égoïsme ici, l'ambition ailleurs, la paresse parfois, la fragilité des hommes, toujours, dérobent à la Perfection ses constituants, c'est l'homme qu'il faut réformer. Tout au moins cette idée saisit les utopistes déçus.

Ce fut un abus, pour la République de 1848, par exemple - ou une ambiguïté - qu'introduire le niveau des maçons dans sa symbolique. Le niveau des bâtisseurs est un instrument d'élévation, dans l'ordre, dans l'équilibre, dans l'harmonie. Le niveau égalitaire contient, domine, uniformise, réduit. C'est là un des malentendus qui apparaît à ce carrefour capital de la déviation maçonnique. Les utopistes n'imputeront jamais l'échec de leurs plans, à leur démesure, à leurs chimères, aux défaillances de leurs laboratoires - ce Laputa dont ricanait Swift - et s'en prendront au matériau, l'homme. C'est l'homme avec ses insuffisances, ses défaillances, ses inaptitudes, ses carences, ses déficits moraux, ses passions, qu'ils se proposeront de réformer. Redoutables réformateurs, vaine entreprise. C'est toujours au nom de la Perfection que l'on limite la liberté. J'ai choisi dans les *Démons* de Dostoïevsky l'exergue de cette conclusion.

Je ne céderai pas à la tentation, trop facile, de prendre des exemples dans notre monde contemporain. Le reproche suivrait aussitôt de sombrer dans la politique.

L'utopie conduira à changer la nature de l'homme, à tenter d'extirper l'égoïsme, diront les sociologues planificateurs, le péché, diront les mystiques. Le salut est dans la solidarité et l'unité. Qui en refuserait les impératifs serait réputé transfuge de l'idéal commun, et, tout d'abord, se soustrairait à l'obéissance.

Par voie de conséquence le rebelle doit être mis au pas. Ceux des utopistes qui ont redouté qu'ils se perpétuent sont unanimes sur la nécessité d'une vigueur sans dérogations et sans faiblesse. Cette sévérité participe d'un raisonnement sans faille. Toute hésitation est privative de succès. Norman Cohn cite un inédit du début du XVI<sup>e</sup> siècle <sup>(2)</sup>, le *Livre des Cent chapitres* :

« Quiconque frappe un méchant pour le punir de ses péchés, s'il le bat à mort, portera le nom de serviteur de Dieu, car chacun se doit de punir le mal. »

Il s'ensuit une séparation des justiciers et des justes, pour que les premiers surveillent les défaillances. La société d'harmonie est une société de castes, ces castes auxquelles Bakounine, révolutionnaire de conception, assignait un pouvoir directeur. Elle utilise le bourreau.

Depuis 1848, les Francs-Maçons, devenus un peu plus tard irréguliers, ont pris l'habitude de substituer, aux formules rituelles traditionnelles, le ternaire républicain, Liberté, Egalité, Fraternité.

---

<sup>(1)</sup> Paris 1930.

<sup>(2)</sup> Norman COHN : *Op. Cit.*, p. 114 de la traduction française.

Combien de Francs-Maçons irréguliers contemporains croient-ils sincèrement en le prononçant exprimer la quintessence de l'idéal de la Franc-Maçonnerie. En tout cas, nos concitoyens y voient une admirable définition des vertus civiques harmonisées et complémentaires.

Voici que la « prospective » utopique amorce plus qu'un divorce, une contrariété, entre la liberté et l'égalité, termes peut-être antinomiques.

Thomas Molnar extrait de *Icarie*, de Cabet, ce passage : <sup>(13)</sup>

« Vous avez donc aussi la loi du *Couvre-feu*, cette loi qui paraissait si tyrannique !

« - Imposée par un tyran, ce serait, en effet, une intolérable vexation; mais adoptée par le Peuple entier, dans l'intérêt de sa santé et du bon ordre dans le travail, c'est la loi la plus raisonnable, la plus utile et la mieux exécutée. » <sup>(14)</sup>

Plus exacts, quoi qu'il y paraisse, que les notes de Bakounine, les propos de Stavroguine dans les *Démons* de Dostoïevsky collent à la pensée de ces « démons » ou de ces « possédés » tels que notre planète en possède proliférant et prolongeant les rêves des idéalistes égalitaires. Ce sont eux qui par le processus inexorable dont j'ai tenté de retrouver la trame continue sous la charge confuse des événements, entraînent la Franc-Maçonnerie à être leur Ligue. Ils la conçoivent comme une sorte de Chevalerie, qui assume ses missions primitives sans débats de conscience, parce qu'elle est le Juste, le Bien, le Vrai. On retrouve très exactement Weishaupt dans cette déformation redoutable et puérile. Jamais elle n'a davantage menacé le monde, sauf peut-être lorsque l'Empire de Rome manifesta l'usure qui suit les réussites. Jamais, au centre de tels événements, face à la cruauté dérisoire de telles ambitions, la déviation maçonnique n'est apparue plus évidente.

Le symbolisme traditionnel, comme les origines vénérables de l'institution et de ses rites, viennent nous éclairer. Ce symbolisme est un symbolisme de la construction et de la pierre. D'entrée de jeu, en quelque sorte, il affirme deux limites. Il est conscient de l'inachevé qui guette son entreprise. Il sait la disparité que maintiendra tout au long de la vie de l'édifice, l'équilibre nécessaire entre les pierres dont chacune demeure distincte, dans son unité de forme et de nature.

Le Temple n'a pas de dimensions fixées.

Sa voûte n'est jamais recouverte, et les fidèles s'activent dans leur entreprise laborieuse continuant à voir les astres et la calotte céleste. Aucune œuvre humaine ne se termine. La fin est perfection. La perfection n'est que dans la mort, qui restitue chaque être fini à la Grande unité.

Les pierres demeurent en équilibre. Elles ne se joignent pas. Aucune cristallisation, aucun phénomène interne ne les associera, si l'équilibre préalable n'est pas assuré par la correction de leur forme et par l'exactitude de leur aplomb. L'homogénéité ne fait pas de doute. Chacune d'elles reste indépendante, tout en étant responsable pour l'ensemble. Perfection personnelle, adaptation sociale. Ce sont les problèmes de l'homme. Ce sont les problèmes de maintenant.

Ils s'inscrivent en faux contre les entreprises orgueilleuses qui voudraient, au nom d'un ordre universel qui marquerait un arrêt de la vie, ordonner les sociétés humaines en termitières. Ce fut le rêve des Incas. Ce ne fut certainement pas la vision des bâtisseurs gothiques.

On s'étonnera, peut-être, de me voir citer, en une telle conjecture, Jean Cau. J'ai été très frappé par le passage terminal d'une « lettre ouverte » récemment éditée <sup>(15)</sup>.

« Voici - écrit-il - une cathédrale du XIII<sup>e</sup> siècle devant laquelle un homme du XX<sup>e</sup> siècle se trouve planté, avec sa pauvre intelligence, et sa maigre sensibilité... il se dit qu'il y a là, obscurément, quelque mystère.

« Oui, les hommes qui construisirent ce vaisseau ne connaissaient pas le doute; oui, ils réussirent ce prodige de réaliser une tâche parfaite, et d'en avoir l'âme purifiée. »

Et l'auteur dépeint la surprise de ce contemporain, convaincu d'être sorti des « ténèbres dont le reflux a laissé sur la grève, cette prodigieuse Epave ». « Il y a mystère, car il y a chef-d'œuvre de lumière, de certitude, d'amour et d'équilibre, surgi de l'âme collective d'un peuple, et dressé sur la terre. Notre homme s'interroge.

---

<sup>(13)</sup> Le Contrat Social, 1967, p. 331.

<sup>(14)</sup> CABET : *Voyage en Icarie*, Paris 1842 - Ch. XII, p. 108, cité par Molnar.

<sup>(15)</sup> Lettre ouverte aux têtes de chiens occidentaux ; Albin Michel, 1967, p. 106.

« Il cherche à concilier l'admiration qui lui monte au cœur avec la confiance qu'on lui a injectée en la perfectibilité de l'homme.

« Ou bien, on lui a menti, puisqu'il se trouve en face de la preuve qu'il fut un temps où l'homme réalisa la synthèse de ses possibilités et où il donna une réponse globale aux questions qu'il se posait.

« Ou bien, cette cathédrale est une « mystification » géniale, née de la cervelle géniale d'hommes « mystifiés ». Je demande, nous qui ne sommes plus mystifiés, depuis que Dieu n'est plus l'universelle réponse à toutes les questions, où sont les chefs-d'œuvres de nos âmes accordées ? Nous avons transformé en marche vers le Progrès, la marche unanime vers Dieu. »

Trois choses sont sûres.

L'effort humain vers la bonté ne sera jamais accompli par un formulaire de l'ordre social en tout cas en faisant fi de la liberté de l'être.

L'enrichissement personnel ne dépend jamais du service anonyme et réglementé d'une machine collective.

Les hommes qui ont bâti les cathédrales ont pu, amalgamant le travail à l'amour, atteindre au sublime. Ils ne seront jamais dépassés. Ils ne seront même plus égalés.

Vivre à leur suite, dans leur cadre, en tâchant de retrouver leur âme, voilà ce que la Franc-Maçonnerie propose. L'entreprise ne saurait se confondre avec les grégarismes précaires et brutaux qui sacrifient l'homme de chair à l'homme de rêve, prétendant mettre cet homme à la place de Dieu.